

Questionner le « vivre ensemble ».
Être amené à rencontrer des personnes
que l'on n'aurait jamais rencontrées autrement :
le voyage, éveilleur de rencontres imprévues

Ces rencontres peuvent être de deux ordres : amitiés / inimitiés.
Amener les élèves à le deviner à partir des poèmes « Tente-tube » et « Plus vite au sud encore » extraits du recueil de Christophe Lamiot (ces poèmes leur sont donnés à lire sans consigne, sans indication : ils doivent — par eux-mêmes et en prenant cette initiative — les rapprocher / les comparer).

TENTE-TUBE

*Près de Brooktondale, dans l'État de New York, il y a une
petite maison tournant sur
elle-même, tout en bois dans le
bois, à l'adresse d'une boîte postale.*

*Toujours elle tourne nouvelle, parfaitement immobile.
Je m'y repose sur les lattes de son chemin de ronde enfantine, à une
vingtaine de centimètres
au-dessus du sol. Le chemin surélevé s'incurve de*

*l'entrée de la propriété jusqu'à la porte de la maison proprement
dite, de bourrée auvergnate, de
dances folkloriques des Pyrénées, du pays Basque à la langue
irréductible - ni même ni autre. La maison n'a*

*pas poussé parmi les feuilles comme un champignon : c'est
Peggy L. qui l'a construite. Après
avoir rencontré Peggy
au cours de Modern Dance qu'elle offre à Cornell University*

*(Introduction to Modern Dance), je l'invite
à la Maison Cayuga et sur le trottoir, le soir, lui récite le
poème de William Butler Yeats*

*The Lake Isle of Innisfree. Ce poème
commence ainsi : « I will arise and go now ». I will arise and
go now :*

Peggy me prête sa tente-tube -

*nous allons aussi nous rencontrer off Great Mountain Pass
au Colorado, partager le chalet qu'elle loue là-bas cet été 1986.
Dans sa Honda Civic, la voilà seule partie, puis nous, Patricia B. et moi,
peu après, dans ma
Dasher vert foncé.*

PLUS VITE AU SUD ENCORE

Ouest.

*Sur le bord de la route une dernière maison
hors ville avant un virage.
Le mauvais temps menaçant, il ne fait pas trop chaud.
Quelques grands arbres dressés.
Une allée de gravillon :
notre halte ?*

Plages.

*Nous laissons derrière des plages de plus en plus,
leurs ourlets gris orangé,
heure après heure, de plus en plus gris orangé,
entre eau et route. Replis
bas. Sans eau pour prendre un bain
non salé.*

Plages.

*De plus en plus étroits, leurs ourlets gris orangé
s'étendent, quand la nuit tombe,
balayés, écrasés par la lumière des phares
sans bas-côté sur la route
sinon cimentées des marches,
il me semble.*

Voix.

*Par-derrière la double porte fermée trois fois,
elle me répond sans se
montrer que c'est la police qu'elle appelle si
sous peu je ne suis parti,
en allé passer la nuit
sur la plage.*

Voix.

*Cette voix, peureuse, vieillie et déterminée,
d'une femme âgée, seule, elle
nous pousse plus vite au sud encore vers un bois
où cacher l'automobile
invisible de la route,
et dormir.*

(Christophe Lamiot, *Des pommes et des oranges, Californie, I*)

Peut-on restituer l'allant de ces rencontres éphémères ?

a. Le poète tente cette restitution par l'entremise du rythme du poème (enjambement...)

→ Objectif : Comprendre que la narration est au cœur de l'entreprise poétique, a fortiori de l'entreprise poétique contemporaine (trop souvent, l'image seule est désignée comme étant le cœur vivant du poème).

[...]

*Il est troublant de vivre dans un espace-temps différent
Tout en restant connectés
De rencontrer des gens assis devant leurs ordinateurs
Comme s'ils n'allaient jamais mourir.
Je rencontre Steve, spécialiste du cerveau,
Qui me raconte s'être trompé de direction.
Il voulait aller au zoo voir des ours polaires
Mais passa son après-midi dans un café à boire bière sur bière.
Tout à l'heure, il prendra l'avion pour Seattle
Et disparaîtra définitivement de mon univers.
Il en est ainsi à chaque instant pour chacun de nous
Et le sachant cela devient extraordinaire.
Tous ces gens qui apparaissent quelques secondes dans notre vie
Tels des drapeaux piqués sur une carte du monde
Puis s'éclipsent définitivement de notre vue
Nous préparent peut-être à notre propre disparition.*

(Jean-Claude Caër, *Alaska*)

→ Activité possible, comme prolongement : transformer une prose (une partie d'un récit) en poème ; les élèves doivent d'eux-mêmes pouvoir identifier, avec leurs propres mots, un poème (quand bien même la définition suivante souffre de très nombreuses exceptions) : *présence de vers — lignes n'occupant pas toute la longueur de la page — et de majuscules matérialisant le commencement des vers.* (Amener les élèves à réfléchir à ce qui fait l'unité du vers : le rejet ou le contre-rejet, par exemple, peuvent être une *mise en relief* ou bien au contraire signifier une brisure).

b. Si restitution de l'allant des rencontres il y a, elle pourra se faire également grâce au rythme (et à la verdeur) de la voix.

→ Imaginer une autre rencontre effectuée par le narrateur : nouveau prénom, nouvelle profession. Qu'est-ce qui provoque cette rencontre ? Qu'est-ce qui motive le dialogue ? Par binômes, jeu de rôle : écrire (penser à ajouter des didascalies ; prérequis : connaître les spécificités du dialogue théâtral) puis, en tenant compte le plus justement possible des didascalies, jouer (finalité de l'activité) avec conviction et force de vie le dialogue entre ces deux personnages. Évaluation par les pairs (grille d'évaluation), à partir de critères bien définis qui auront été devinés par les élèves (et obligatoirement en lien avec le socle commun). Enjeu : « comprendre les motifs de l'élan vers l'autre [...] et s'interroger sur les valeurs mises en jeu » ; existe-t-il des problèmes de communication (usages, coutumes, langues... différents ?), des confrontations (plus ou moins pacifiées) de valeurs ? (L'interlocuteur, du fait de son lieu de vie, a-t-il grandi dans un contexte socio-culturel bien différent ?).

Amener les élèves à percevoir d'eux-mêmes, au fil de leur activité, intuitivement l'enjeu. Puis réfléchir collectivement à celui-ci. Et modifier l'activité déjà élaborée en y intégrant pleinement, et en toute conscience, les modalités de cet enjeu.

→ Travail préliminaire (pour faire cheminer les élèves vers les traits propres à l'oralité) :

Insérer un dialogue (discours direct) dans le poème ci-dessus, correspondant à la conversation entre le narrateur et Steve ; faire toutes les modifications jugées nécessaires. Rendre cette conversation *vivante, animée*.

À noter : L'on pourra également aborder le discours rapporté (direct / indirect) à partir du poème de Stéphane Bouquet (in *Nos amériques*) présent dans ce dossier (→ ajout des guillemets, de verbes de parole, de sujets... / transformation au discours indirect).

→ Aller plus loin : Questionnement mené collectivement, à partir d'un extrait du film *Le Nouveau monde* de Terrence Malick (2005) dans sa version longue (de 0 heure 33 minutes 35 secondes à 0 heure 40 minutes 08 secondes)¹ :

- *en quoi les problèmes de communication (l'incompréhension etc.) quand on est dans un pays étranger peuvent-ils nous amener à porter un autre regard sur le monde / à renouveler notre regard sur le monde ?*

→ Trace écrite à concevoir avec les élèves.

- *Que peut-il y avoir de « poétique » là-dedans ?*

→ Élément de réponse : La langue peut être d'abord une musique (avant d'être le véhicule d'un sens).

- *Comment décririez-vous / définiriez-vous cette musique ?*

→ Faire écouter aux élèves des poèmes lus dans différentes langues (qu'ils n'ont jamais entendues, si possible) et leur demander de noter dans leur cahier de brouillon leur ressenti, comme s'ils devaient décrire une musique.

La mise en voix de ces poèmes pourra être trouvée via YouTube. Le professeur pourra notamment s'inspirer pour sa recherche de la carte « Languages of the world » disponible [ici](#). Attention : penser à utiliser pour le moteur de recherche, pour plus d'occurrences, le nom anglais de la langue (tel qu'il se trouve justement sur la carte — privilégier la partie inférieure —), nom suivi de « + » suivi de « poem ». Exemple : cambodian+poem, ce qui donne [ce résultat](#).

→ Activité finale :

Coutumes, usages... différents → aspect mis en relief par les élèves à partir de leur réflexion autour de l'extrait du film *Le Nouveau monde* de Terrence Malick, et préalablement au cours de l'activité d'écriture qu'ils ont menée : « Imaginer une autre rencontre effectuée par le narrateur : nouveau prénom, nouvelle profession [...] ».

Comme l'a résumé non sans humour Montaigne, « [...] chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ; comme de vrai, il semble que nous n'avons autre mire de la vérité et de la raison que l'exemple et idée des opinions et usages du pays où nous sommes. Là est toujours la parfaite religion, la parfaite police, parfait et accompli usage de toutes choses. » (*Essais*, I, chap. XXXI, « Des Cannibales »)

À partir de la pièce de théâtre *Un geste pour un autre* de Jean Tardieu (reproduite dans ce dossier : voir l'annexe 1 — le texte devra être annoté par le professeur²), amener les élèves à réfléchir à l'arbitraire des usages/coutumes, que l'on ne doit

¹ Cet extrait, qui s'achève par un rite montrant l'acceptation par le groupe d'indiens du personnage principal, aborde la question des différences (dans les usages, coutumes, langue...) et du regard émerveillé que l'on peut porter sur elles.

² Il peut s'aider pour cela de l'édition suivante : Jean Tardieu, *9 courtes pièces*, Folioplus classiques, 2009.

pas accepter comme vérités (au moyen d'un *criterium* issu et de la *doxa* et de l'imprégnation), ou rejeter comme non-vérités, en pays étranger, par exemple.

Dans un premier temps, les élèves devront reconnaître dans le texte les usages/coutumes étranges qui s'y trouvent (l'étranger = l'étrangeté d'emblée) et quel serait « chez nous » leur équivalent.

Ensuite pourront-ils ouvrir leur réflexion :

À quel(s) lieu(x) selon vous peut renvoyer l'archipel Sans-Nom ?

Si ces coutumes étranges nous font rire [montrer toute l'étendue du registre comique dans la pièce], quelle serait la réaction de l'Amiral Sépulcre, de Madame de Saint-Ici-Bas, de Monsieur et Madame Grabuge ou encore de Monsieur Sureau face à nos propres coutumes ? Ce vous semblerait-il justifié ?

Annexe 1 :

Un geste pour un autre de Jean Tardieu

PERSONNAGES

L'AMIRAL SÉPULCRE
MADAME DE SAINT-ICI-BAS
MONSIEUR ET MADAME GRABUGE
LA BARONNE LAMPROIE
MADEMOISELLE CARGAISON
MONSIEUR SUREAU
CÉSAR, valet de chambre.

La scène se passe au temps des romans de Jules Verne. L'Amiral ressemble au capitaine Grant : tenue d'officier de marine de 1860, favoris, redingote, haute casquette, lorgnette en bandoulière, etc.

L'AMIRAL SÉPULCRE, tête nue, s'avançant devant le rideau : Lorsque nous abordâmes dans l'archipel Sans-Nom (ainsi nommé parce que nul navigateur n'avait réussi à le découvrir), nous nous trouvâmes, à notre vive surprise, en présence d'une civilisation fort avancée : des villes toutes neuves (grâce à de fréquents bombardements), des citoyens libres (grâce à une police omniprésente), des mœurs pacifiques (défendues par une milice armée jusqu'aux dents), un gouvernement solidement établi sur l'instabilité des opinions — bref, toutes les conquêtes du progrès !

Cependant, mise à part cette ressemblance essentielle avec la vie de nos Sociétés, tout dans les mœurs de ce pays nous déconcertait grandement. Il semblait qu'un malin génie se fût amusé à faire de nos propres coutumes une absurde salade, en amenant les citoyens à prendre une attitude pour une autre, un geste pour un autre...

Nous fûmes d'abord vivement surpris de ces usages, puis, peu à peu, aidés par la bonne grâce de nos hôtes, nous nous y habituâmes, au point que, pour ma part, je pris du service dans la marine du pays où je parvins au grade d'amiral et demeurai plus de vingt ans.

De retour dans ma patrie d'origine, je ne comprends plus très bien pourquoi les gens de chez nous se serrent la main lorsqu'ils se rencontrent, enlèvent leur chapeau lorsqu'ils franchissent une porte, s'assemblent pour manger, prennent plaisir à faire de la fumée ou se frottent les uns contre les autres au son de la musique...

Nous avons reconstitué pour vous une réception dans un des salons les plus

distingués de l'archipel Sans-Nom... Quelques jours auparavant, nous avons reçu un carton ainsi libellé : « Madame de Saint-Ici-Bas vous prie d'assister à la soirée qu'elle donnera dans ses salons le quinze mai, à dix-huit heures... On toussera. »

L'Amiral salue et disparaît. Le rideau s'ouvre sur un salon luxueux dont l'ameublement toutefois ne présente rien de surprenant, si ce n'est qu'il y a beaucoup de tables et point de sièges, et qu'à droite, près de la porte d'entrée, se dresse une étagère supportant des chapeaux de toutes sortes.

Devant l'étagère, César, valet de chambre, en habit et ganté de blanc, se tient debout et attend.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, entrant par la gauche. Elle marche pieds nus :
César ! Tout est-il prêt ?

CÉSAR : Oui, Madame... Je crois, Madame, que voici les invités de Madame.

Madame de Saint-Ici-Bas va s'asseoir sur une table. La porte s'ouvre. Entre l'Amiral Sépulcre, vieillard plein de distinction. César prend sur l'étagère un bicorné à plumes et le lui donne. L'Amiral retire ses escarpins et les donne à César, qui les range sur une étagère.

CÉSAR, annonçant : L'Amiral Sépulcre !

L'AMIRAL, s'avançant, le bicorné à la main, vers Madame de Saint-Ici-Bas et lui baisant respectueusement le pied droit : Madame, je suis charmé.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Vous êtes le premier, Amiral. Couvrez-vous, je vous prie.

L'AMIRAL, se couvrant du bicorné avec gravité : Madame, puisque j'ai l'honneur d'être seul avec vous, permettez-moi de retirer mes chaussettes, et de vous en faire l'hommage.

Il retire avec difficulté ses chaussettes et les offre à Madame de Saint-Ici-Bas.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, prenant les chaussettes avec un sourire ravi et les posant sur la table : Rien ne pouvait me faire plus de plaisir, Amiral ! Le précieux souvenir figurera en bonne place dans ma collection.

Arrivent Monsieur et Madame Grabuge. Ils retirent leurs chaussures, les donnent à César, qui les range sur l'étagère. Puis César donne une couronne de lauriers en papier à Monsieur Grabuge et un voile à Madame Grabuge.

CÉSAR, annonçant : Monsieur et Madame Grabuge !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, sautant de la table avec grâce et allant à leur

rencontre : Comme c'est aimable à vous d'être venus ! Couvrez-vous, je vous en prie !

*Monsieur et Madame Grabuge se couvrent.
Madame Grabuge va s'asseoir sur une table.*

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, faisant les présentations : Monsieur Grabuge, notre poète national... L'Amiral Sépulcre.

L'AMIRAL ET MONSIEUR GRABUGE, allant l'un vers l'autre et se serrant mutuellement le bout du nez : Enchanté, Monsieur !... Très honoré, Amiral !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, conduisant l'Amiral vers Madame Grabuge : L'Amiral Sépulcre, Madame Grabuge.

L'AMIRAL, sur le ton d'un compliment, après avoir baisé respectueusement le pied droit de Madame Grabuge : J'ai beaucoup entendu parler de vous, Madame, au cours de ma dernière campagne. On sait que votre mari n'a aucun talent et que c'est à vous qu'il le doit. C'est le privilège d'une jolie femme de régner ainsi sur le cœur d'un époux, au point de le priver de toute valeur personnelle.

MONSIEUR GRABUGE, niaisement et en inclinant la tête : Vous êtes un trop aimable amiral !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : L'Amiral est surtout trop modeste. Il feint d'oublier que lui-même, s'il a réussi à perdre la fameuse bataille du golfe San-Pedro, c'était grâce au charme incomparable de son épouse !

L'AMIRAL, poussant un soupir : Il est vrai ! Ce fut un heureux temps !

La porte s'ouvre à nouveau. Arrivent successivement la Baronne Lamproie, Mademoiselle Cargaison et le jeune Sureau. Même jeu que plus haut. Les invités retirent leurs souliers, César les prend, les range, donne des chapeaux aux messieurs et des voiles aux dames.

Pendant ce temps, Monsieur Grabuge sort de sa poche une plume de poulet et chatouille gravement les narines de sa femme et de l'Amiral, jusqu'à ce que ceux-ci éternuent et disent : « Merci beaucoup. »

CÉSAR, annonçant : La Baronne Lamproie !... Mademoiselle Cargaison !... Monsieur Sureau, le jeune !...

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, disant un mot d'accueil aimable à chacun, en leur faisant un pied de nez : Ma bonne amie... Mes chers voisins. Mon cher enfant !... Mes chers amis, veuillez vous couvrir !

Les dames vont s'asseoir sur des tables. Les messieurs leur baisent le pied droit, puis se saluent en se serrant mutuellement le bout du nez. Puis les messieurs se placent debout les uns à côté

des autres. César leur distribue des cannes ; ils s'appuient dessus, tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche. Madame de Saint-Ici-Bas s'assied sur une table, au centre.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Mes chers amis, je vous avais promis que nous tousserions, c'est pourquoi j'ai demandé à Monsieur Grabuge de nous lire un de ses plus mauvais poèmes. Mon cher Grabuge, exécutez-vous (*avec esprit*), ou plutôt, exécutez-nous !

Tout le monde rit avec distinction.

MONSIEUR GRABUGE, *s'avançant de quelques pas et sortant un papier de sa poche* : Voici une ode intitulée : *Ode de Mer*, d'inspiration maritime, comme son nom l'indique : je l'ai écrite un jour où j'étais particulièrement mal disposé : je l'ai donc dédiée à ma femme.

Murmure d'approbation ; Madame Grabuge paraît flattée, Mademoiselle Cargaison fait entendre un timide toussotement.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Notre amie, Mademoiselle Cargaison, est impatiente de tousser ! Bravo, ma chère ! Mais prenez patience, dans quelques instants notre poète national vous en donnera l'occasion !

MONSIEUR GRABUGE, *lisant avec emphase*

ODE DE MER

Tous mes aïeux ont couru sur la mer
Aussi loin que je remonte dans ma famille
Je retrouve la mer toujours la même mer
La mer salée la mer partout la mer à tous
C'est pourquoi la mer est ma mère
La mer est ma grand-mère
La mer est ma grande sœur
La mer est la sœur de mon oncle
et le frère de ma mère et la mère de mon frère
et la grande sœur de mon grand-père
Tous mes aïeux ont couru sur la mer.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Dieu, que cela est mauvais ! (*Elle tousse.*) C'est absolument mauvais. (*Elle tousse.*) Et comme c'est mal écrit, mal composé, ne trouvez-vous pas ?

Elle tousse de plus en plus fort.

LES INVITÉS, *renchérissant et toussant à qui mieux mieux* : C'est affreux ! Cela n'a aucun sens, c'est stupide. J'ai rarement entendu un aussi vilain poème ! Oh ! quelle horreur, quelle merveilleuse déception !

Mademoiselle Cargaison a une quinte de toux si violente que tous s'arrêtent de tousser et se

penchent vers elle avec admiration, puis la toux redevient générale. Monsieur Sureau, cependant, donne des signes évidents de malaise ; n'y tenant plus, il s'approche discrètement de César, et lui dit, à voix basse, comme s'il avait honte de sa question :

MONSIEUR SUREAU : Dites-moi, mon ami, où se trouve la... salle à manger ?

CÉSAR, même jeu, désignant la porte de gauche, avec un imperceptible accent de dédain mêlé à de la pitié : Au fond du couloir, et à gauche, Monsieur !

MONSIEUR SUREAU, avec angoisse : Y a-t-il tout ce qu'il faut ?

CÉSAR, toujours à voix basse, presque méprisant : Oui, monsieur !

MONSIEUR SUREAU : Merci, mon ami !

Il sort rapidement, mais en s'efforçant de ne pas se faire remarquer. César prend sur l'étagère un récipient de chirurgie en émail, et passe auprès de chaque invité.

CÉSAR, se penchant cérémonieusement : Crachez, je vous prie, crachez, je vous prie, merci ! Crachez, je vous prie, crachez, je vous prie, merci bien !

Les invités crachent avec délicatesse dans le récipient.

MADAME GRABUGE, se penchant vers sa voisine, la Baronne Lamproie : C'est une des réceptions les plus merveilleuses auxquelles il m'ait été donné d'assister. Quel style, quelle élégance en tout !

LA BARONNE : En effet, c'est un des salons où l'on tousse et crache le mieux du monde. (S'adressant à Madame de Saint-Ici-Bas.) Chère amie, avez-vous assisté au concert de la Société Harmonique ?

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Certes ! Ce fut une soirée inoubliable, quel succès ! Il a été absolument impossible d'entendre quoi que ce soit, tant le public manifestait son admiration !

L'AMIRAL : On n'avait jamais vu chose pareille, depuis ce fameux récital de piano où le pianiste a dû cesser complètement de jouer. Lorsque, éperdu de reconnaissance et d'émotion, ce virtuose incomparable s'est enfui dans la coulisse, l'enthousiasme a pris les proportions du délire : le public a escaladé la scène en un clin d'œil, et a littéralement pulvérisé le piano ; c'était à qui emporterait, en souvenir, une touche d'ivoire, une corde, une pédale. J'ai un ami qui a eu la fierté de rapporter trois touches blanches et deux noires !

MADAME GRABUGE, avec niaiserie : C'est la preuve d'une grande passion pour la musique !

Monsieur Sureau revient en se tapotant la bouche avec son mouchoir et se glisse discrètement auprès de Mademoiselle Cargaison.

MADemoiselle CARGAISON, *bas à Monsieur Sureau* : Étiez-vous souffrant, jeune homme ?

MONSIEUR SUREAU, *bas* : Oh ! une petite fringale, simplement !

Mademoiselle Cargaison tousse d'un air gêné.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *faisant un signe à César* : César, je vous prie, faites passer le plateau !

César passe un plateau couvert de petits sifflets munis de ballons de baudruche dégonflés.

CÉSAR, *à mi-voix, se penchant respectueusement* : Une baudruche, Madame la Baronne ? Une baudruche, Amiral ? Une baudruche, monsieur ? Une baudruche, mademoiselle ?

Suivant les cas, les uns répondent : « Oui merci, volontiers », ou « Non merci, je ne souffle pas ». Ceux qui ont accepté se mettent aussitôt à souffler dans le sifflet de manière à gonfler la baudruche, avec autant de naturel que lorsque nous allumons une cigarette.

LA BARONNE LAMPROIE : Mais vous nous gêtez, chère amie !

L'AMIRAL : Il y a longtemps que je n'avais pas soufflé avec autant de plaisir !

MADAME GRABUGE : Ces baudruches sont délicieuses ? Où les trouvez-vous ?

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Je les fais venir de la montagne : un petit artisan qui ne travaille que pour nous !

MONSIEUR GRABUGE, *soufflant dans une baudruche qui gonfle à merveille* : Regardez comme celle-ci est belle ! On dirait une baudruche de mariage ou de baptême !

MADAME GRABUGE, *toujours aussi niaise* : C'est une bien grande preuve d'amitié que ces baudruches !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Vous êtes trop bonne, chère amie ! Hélas, depuis la mort de mon mari, j'ai complètement renoncé à souffler !

LA BARONNE : Pauvre chère amie ! Cela doit vous manquer terriblement ! Comme je vous plains ! Pour moi je ne saurais m'en passer. Je souffle même en voyage !

MONSIEUR GRABUGE, *à Madame de Saint-Ici-Bas* : Permettez-moi au moins de vous plumer !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Volontiers, cher poète !

MONSIEUR GRABUGE, *sortant de sa poche la même plume qu'au début, s'approche de Madame de Saint-Ici-Bas et lui chatouille les narines, jusqu'à ce qu'elle éternue* : Voici, cela ne vaut certes pas une bonne baudruche !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Vous avez une plume d'une délicatesse ! Est-ce avec celle-ci que vous écrivez ?

MONSIEUR GRABUGE : Non, ceci est ma plume de cérémonie !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, *après avoir éternué* : Merci !... Et maintenant, si nous faisons un peu de gymnastique !

LA BARONNE, *cessant de souffler* : Voilà une excellente idée ! Oserai-je dire que j'attendais impatiemment cette proposition !

MADAME GRABUGE : C'est une bien grande preuve de santé que la gymnastique !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Chers amis, veuillez ôter vos coiffures, je vous prie ! Nous commençons à l'instant ! (*Les messieurs retirent leurs chapeaux, les dames retirent leurs voiles, César prend les coiffures et les range sur l'étagère.*) J'espère que notre cher Amiral consentira à diriger les mouvements de notre petite escadre !

L'AMIRAL : Le plus volontiers du monde, chère amie ! César, apportez-moi le gong ! (*César prend sur l'étagère un gong et un maillet et les donne à l'Amiral.*) Mesdames et messieurs, êtes-vous prêts ? Bon ! Alors nous commençons. Une ; deux ; une deux, une deux, pliez les genoux, relevez- vous, le bras droit étendu, le bras gauche, le bras droit, baissez la tête, bien ! Assis ! Debout ! Assis ! Debout ! Assis ! Debout !

Il ponctue ses commandements de coups de gong. On entend dans la coulisse une musique analogue à celle des émissions radiophoniques de culture physique.

MONSIEUR SUREAU, *tout en prenant part à l'exercice commun* : Que pensez-vous... de la situation politique ?

Les Invités répondent d'une voix entrecoupée, tout en continuant leurs exercices.

LA BARONNE, *essoufflée* : Je pense... que le gouvernement... va tomber... ce soir... et sera remplacé par un autre... demain !

MADAME GRABUGE : C'est... une bien grande preuve de gouvernement... que de tomber !

LA BARONNE : Avez-vous lu... le dernier livre... de Motus ?

MONSIEUR GRABUGE : Je pense que c'est un livre qui vient... à point.

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Que voulez-vous dire ?

MONSIEUR GRABUGE : Il vient à point... pour nous faire oublier... les précédents !

MADAME GRABUGE : C'est une bien grande preuve... d'amour pour la littérature... que d'oublier ce qu'on a lu !

L'AMIRAL, *très essoufflé lui-même* : Je crois que la Baronne commence à s'essouffler. Permettez-moi de mettre fin à cette merveilleuse séance qui, hélas ! n'est plus de mon âge !

MADAME GRABUGE : Moi, j'aurais continué ainsi des heures !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS : Je serais désolée de vous avoir fatigué,

Amiral ! Mais comment concevoir une réception sans gymnastique !

Elle fait un signe à César qui rapporte à chaque invité sa coiffure

LES INVITÉS : C'était exquis et tellement distingué ! On se serait cru à la Cour ! C'est le plus beau jeu de société que l'on ait inventé.

MONSIEUR GRABUGE, s'adressant à sa femme : Ma chère amie, il se fait tard ! Je crois qu'il serait temps de mettre notre amie à la porte !

LES INVITÉS : Oui, oui, il est temps ! Nous ne voulons pas abuser ! Cette réception était si réussie ! À la porte ! À la porte ! À la porte !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, engageante : C'est entendu, mais avant que je m'en aille, vous accepterez bien, n'est-ce pas, de donner quelque chose ?

LES INVITÉS, à qui mieux mieux : Mais bien sûr, ma chère amie ! Mais comment donc ! Mais je vous en prie !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, faisant signe à César : César, veuillez prendre les souvenirs, je vous prie !

CÉSAR, apportant un plateau vide et s'inclinant devant chaque invité : Pour la pauvre mère de Madame, pour la pauvre mère de Madame, pour la pauvre mère de Madame !

Les Invités déposent sur le plateau, qui une montre en or, qui une bague, qui un collier, un stylo, un mouchoir brodé, un billet de banque...

LA BARONNE, déposant ses boucles d'oreilles : Vraiment, comme nous vous remercions, chère amie, de toutes vos charmantes attentions !

L'AMIRAL : Je ne veux pas vous laisser partir, chère amie, sans vous dire combien j'ai été charmé de votre accueil ! Je pense d'ailleurs être l'interprète de tous vos invités, qui se feront un plaisir de dormir ce soir chez vous, pendant que vous serez dehors. Nous souhaitons tous qu'une pluie rafraîchissante vous permette de passer une nuit agréable sur le seuil de votre maison !

MADAME DE SAINT-ICI-BAS, très touchée : On ne peut être plus galant ! Merci et à très bientôt !

Elle s'éloigne.

CÉSAR, prenant sur l'étagère des oreillers et des couvertures et les distribuant : Oreillers ! Couvertures !... Oreillers ! Couvertures !... Oreillers !... Couvertures !...

Les Invités se couchent par terre, en bâillant bruyamment.

RIDEAU